



PAS  
Si  
Si  
SIMPLE

*Lucie Castel*





LUCIE CASTEL

Pas si simple

roman



© 2017, HarperCollins France S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Illustrations : © DPCOM.FR

Réalisation graphique : ATELIER DPCOM

*Tous droits réservés.*

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-8850-4

# 1

J'enfonce la porte des toilettes de l'aéroport d'un coup de pied rageur. J'insiste sur le mot « rageur », parce que je nage en plein drame shakespearien. Comme je suis coincée à l'aéroport de Heathrow, de l'autre côté de la Manche, je fais dans la métaphore locale. Je viens juste de laisser en plan ma sœur Mélie, que je revois encore me faire de grands signes dans le couloir, sans que j'y prête la moindre attention. Depuis qu'elle est tombée d'un arbre à l'âge de cinq ou six ans — elle souhaitait prouver que l'être humain ne pouvait pas voler, ce dont l'humanité avait bien conscience depuis sa création —, Mélie a un mode de communication à part, dans un univers qu'elle seule est en mesure de comprendre.

J'enfonce *donc* cette satanée porte et j'arrache une poignée de papier pour éponger mon chaî latte, dont la moitié s'est renversée sur mon slim blanc. D'accord, un vêtement clair pour voyager...

il y a plus adapté. On va dire que je n'étais pas au top de mes capacités intellectuelles quand j'ai décidé de l'enfiler. Neige blanche, pantalon blanc, sur le moment pourtant j'ai trouvé l'idée cohérente. Je manque soudain de faire glisser mon Smartphone par terre. Décidément, j'ai du mal à faire deux choses à la fois, ce qui me fait pester au téléphone :

— Je n'en sais rien, maman ! Ils sont anglais, ce sont des gens bizarres. Tu sais, le problème vient essentiellement du fait qu'ils vivent sur une île. Quand on vit sur une île depuis aussi longtemps, forcément, la consanguinité finit par faire des ravages. Disons que j'ai eu l'impression qu'il savait de quoi il parlait, quand il m'a certifié que les avions allaient finir par décoller. Comment ça, s'il avait l'air sincère ? Je n'en sais foutre rien. Non, pas *foutre*, désolée. Ils font toujours la même tête, maman ! Paniqués, heureux, malheureux... S'il était possible de savoir ce qu'ils ont dans le crâne, ça ne bloquerait pas autant du côté des décisions européennes. Non, je ne pontifie pas, je fais dans le sarcasme, c'est complètement différent.

Et voilà, elle en appelle au panthéon divin, comme si les dieux s'intéressaient au trafic aérien ! Ma mère est d'origine italienne. Elle a passé la majeure partie de sa vie en Bretagne mais, pour ce qui est des disputes, du chantage émotionnel, du mondial de foot ou de la

nourriture, elle est à 200 % italienne. Cela dit, pour une fois, je la comprends : l'heure est grave. Nous sommes le 23 décembre, il est 10 heures du matin et, pour l'instant, je n'ai aucune information sur l'heure à laquelle Mélie et moi pouvons espérer rentrer chez nous. A n'importe quelle autre période de l'année, ça n'aurait pas été si grave, mais à l'approche de Noël, tout retard sent l'apocalypse. Dans la famille Archer, Noël est sacré. Ça l'a toujours été, mais cette année plus encore : ce sera le premier Noël que nous passerons sans papa. Si, par extraordinaire, l'un des membres de notre famille — soit trois personnes hors chien et lapin — ne pouvait se joindre aux autres, ma mère ne s'en remettrait pas. C'est sans doute la raison pour laquelle elle vient de passer de deux coups de téléphone par jour à cinq en deux heures. La gestion de ces communications a eu pour conséquence de me faire renverser ma boisson chaude, arrachée dans la sueur et le sang à la longue file d'attente du Starbucks, et de m'obliger à m'exiler dans les premières toilettes venues.

L'espèce de petite ville tentaculaire, formée de halls, de niveaux et d'immenses couloirs, est complètement envahie par la foule des voyageurs, sans cesse augmentée par de nouveaux arrivants. Finalement, il n'y a qu'aux toilettes qu'il n'y a personne. Les gens ont tellement

peur de rater une mise à jour des départs et arrivées des vols qu'ils stagnent devant les écrans comme des bancs de poissons. D'ici deux heures, les premiers signes de cystite vont commencer à se manifester. Avec de la chance, si ça s'éternise, dans quatre heures, la sélection naturelle mettra son grain de sel. Seuls ceux qui n'auront pas cédé au consumérisme en trompant l'ennui avec des boissons survivront. Et moi, je viens de m'enfiler la moitié d'un chai latte, format familial.

Ma mère me parle toujours. Je l'avais presque oubliée, tant le ronron de son verbiage m'est familier.

— Ecoute, dis-je, excédée (ce qui provoque davantage la bête) je vais te laisser avant de vider toute ma batterie. Je te rappelle dès que j'en sais plus. Mais non, je n'esquive pas ! Que veux-tu que je te dise d'autre ? Quoi, comment ça « et Choléra » ? Oui, bien sûr que son sort m'intéresse. Maman, pas du tout, je... juste, j'ai pensé que ce n'était pas la priorité.

Je me dis immédiatement : « *Priorité* » ?  
*Quelle courge !*

Choléra, c'est le lapin bélier de la famille. J'ignorais que dame Nature avait le sens de l'humour, jusqu'à ce que je voie un lapin bélier pour la première fois. Je pense qu'un matin, maman Nature s'est dit : *Tiens, et si je croisais un rongeur avec un saule pleureur, ça le*

*ferait* ? Ma mère et ma sœur ont une étrange obsession animalière, chacune à sa manière. Pour la première, il s'agit des carlins, dont elle nomme chaque spécimen Rhett. En grande fan d'*Autant en emporte le vent*, elle a même poussé le vice jusqu'à nous appeler, ma sœur et moi, Scarlett et Mélanie. Pour la seconde, ce sont les lapins béliers, qu'elle baptise inmanquablement du nom d'une maladie grave, contagieuse et qui serait également vénérienne si nous la laissions faire. Actuellement, nous vivons donc sous le règne de Rhett le Quatrième et de Choléra le Bienheureux, dont le prédécesseur, Peste, a connu un décès prématuré. Choléra vient de subir une légère intervention chirurgicale : on lui a raccourci les oreilles pour lui permettre de mieux marcher. Moi aussi, j'ai longtemps sous-estimé les progrès sans limites de la chirurgie. Et voilà que j'oublie de demander à ma mère comment va ce pauvre animal ! S'il existait une échelle de cotation pour mesurer le talent diplomatique, je serais dans le négatif.

Ma mère parle toujours. Impossible de plaider ma cause, le mal est fait. J'essaie pourtant, j'ai quelques arguments que je ressors : un mois que je travaille sur un énorme projet architectural à Londres, je dors en moyenne quatre à cinq heures par nuit, je suis sous pression. Rien n'y fait. Alors, je penche la tête en arrière, j'inspire profondément — le genre d'inspiration

si profonde qu'on pourrait la prendre pour la dernière — puis je fixe un instant mon reflet dans l'immense miroir. Et je crie.

Pas très loin de mon visage, un autre visage me fixe. Celui d'un homme. Nos regards se croisent, et un silence type règlement de comptes de western s'installe entre nous. Seuls les glapissements étouffés de ma mère viennent troubler cet instant qui doit décider qui de nous deux ne se trouve pas au bon endroit.

Je coupe court :

— Maman, je te rappelle.

J'essaie d'avoir l'air détaché et j'enchaîne, en anglais :

— Excusez-moi, je pense que vous vous êtes trompé d'endroit.

Il plisse ses yeux noirs, ce qui lui donne un regard reptilien.

— Ah, toutes mes excuses, répond-il dans un français parfait. Mais, pour ma culture personnelle, je serais vraiment curieux de savoir comment vous utilisez ceci ?

Il a une trentaine d'années et désigne dans le reflet du miroir une rangée d'urinoirs que je n'avais pas vue en entrant. Je me décompose. Ce qui explique que, dans un premier temps, rien d'intelligent ne sorte de ma bouche.

— Je peux vous faire quelques propositions, si vous voulez, dit-il, un sourire oblique planté sur ses lèvres fines.

Ça l'amuse, c'est bien... Lui au moins passe un bon moment.

— Des sièges bébés, dis-je alors, avec tout l'aplomb de la mauvaise foi. Enfin, ça, c'est le modèle expérimental, il n'y a pas encore la ceinture intégrée. C'est un gain de temps extraordinaire pour les mamans ou les papas seuls qui ne peuvent abandonner leur nourrisson pour aller aux toilettes.

Il marque un temps de réflexion durant lequel je me demande d'abord ce qui cloche dans le fonctionnement de mon cerveau pour me dire, ensuite, que ce malotru qui me contrarie est sacrément mignon.

— Mais comment être sûr qu'on ne volera pas les bébés ? demande-t-il, l'œil vif.

— Il y a une clé à la ceinture. Ceinture qui n'est pas en place, puisque...

— ... c'est le modèle expérimental.

— Voilà !

Il acquiesce, tout en finissant de se sécher les mains. Je reste plantée là et j'ignore pourquoi. Non, en vérité, je sais exactement pourquoi. Mon orgueil.

— Architecte ou avocate ? lance-t-il brusquement.

*Tout de suite, les clichés...*

— Architecte.

— Dites-moi que vous ne sévissez qu'en France.

Je hausse les épaules et décide de mettre fin à cette improbable discussion en bafouillant un « au revoir » que je sais être incompréhensible. Mélie m'attend à l'extérieur, immobile comme une statue de sel, l'air absent. Quand elle m'aperçoit, c'est comme si quelque chose s'allumait en elle et que la mécanique de son être se remettait à fonctionner.

Je m'exclame :

— Tu ne pouvais pas me dire que je m'étais trompée de toilettes !

Elle se met à refaire les grands gestes que je l'ai vue effectuer juste avant que je ne pousse la porte.

— Il me semblait pourtant que c'était assez clair, déclare-t-elle de sa voix métallique.

— Bien sûr que non ! Si faire des gestes était un bon moyen de communication, on n'aurait pas inventé le langage ! C'est bien la preuve que l'humanité s'est sentie limitée dans les nuances.

— Et le langage des signes ?

— Eux, ils sont sourds ou muets, ils n'ont pas le choix !

Tandis que nous nous dirigeons vers le hall du terminal 5, je continue de pester :

— Il y avait un type à l'intérieur. Je ne l'ai même pas vu entrer, tu te rends compte ? Maman va me rendre dingue.

— Grand, élancé, classe et séduisant. C'est normal que tu ne l'aies pas remarqué.

— Tu sais qu'il n'y a aucun lien de cause à effet dans ce que tu dis.

— Si, il y en a un.

Ma sœur est psychologue sexologue. Pourquoi n'a-t-elle pas choisi d'être maquilleuse de clowns tristes, comme elle voulait le faire jusqu'à ses quinze ans ?

— Et, bien sûr, l'idée d'entrer dans les toilettes pour me signaler mon erreur ne t'a pas traversé l'esprit ?

— Une idée qui traverse, par définition, elle ne reste pas.

— Super.

Je sens bien que cette journée risque de passer de mauvaise à catastrophique, de douloureuse à carrément merdique. Et, dans ce domaine, on devrait toujours se fier à son instinct.



Quand une rencontre improbable dans un aéroport conduit à un repas de famille encore plus improbable...

Parce que, dans la vie, rien n'est simple, Scarlett se retrouve coincée par la neige à l'aéroport d'Heathrow avec sa sœur Mélie l'avant-veille de Noël.

Parce que, dans sa vie, tout est compliqué, Scarlett entre par erreur dans les toilettes des hommes et tombe sur William, un Britannique cynique et provocateur dont le flegme et le charme distingué sont ce que la Grande-Bretagne promet de mieux. Les heures d'attente leur permettent de faire plus ample connaissance et William leur propose alors de passer le réveillon dans sa maison, près de Kensington Street, le temps que le trafic reprenne. Une invitation en apparence innocente, mais qui va conduire les deux jeunes femmes au cœur d'un réveillon riche en émotions et en surprises de taille...

*Professeur de droit dans une prestigieuse école à Lyon, Lucie CASTEL s'évade grâce à l'écriture. Aussi dynamique que talentueuse, elle exprime sa créativité à travers de multiples projets artistiques qu'elle aime mener de front. Pas si simple est son premier roman.*

